

L'entretien littéraire comme réhabilitation  
du témoignage : le cas de Martin Gray  
dans *Ma vie en partage*,  
*Entretiens avec Mélanie Loisel*

Mélodie Laurent

*Université du Québec à Trois-Rivières*

Martin Gray écrit, dans l'avant-propos de *Ma vie en partage*,  
que

[s]i Mélanie est venue de si loin pour [l]e rencontrer, c'est parce qu'elle ne venait pas rencontrer simplement Martin Gray le survivant, sur lequel les journaux, la radio et la télévision ont déjà tout dit. [...] Celui qu'elle venait rencontrer, c'est l'homme devenu un lien entre les hommes, et cela depuis plus de 40 ans (2016: 13).

Dans les propos que rapporte Mélanie Loisel, Gray établit une distinction intéressante : s'intéresse-t-on uniquement au survivant ou à l'homme également ? Jeune juif polonais enfermé dans le ghetto de Varsovie en octobre 1940, Martin Gray est déporté dans le camp d'extermination de Treblinka avec sa mère et ses frères. Il est le seul à survivre. Il part à New York peu après la fin de la guerre. Devenu antiquaire, il rencontre sa femme Dina, avec qui il immigre en France. Elle meurt en 1970 avec leurs quatre enfants dans un incendie. Écrire devient alors le seul exutoire possible pour Gray. En 1971 paraît *Au nom de tous les miens*, témoignage

coécrit avec Max Gallo, qui retrace la vie de Gray, de son adolescence dans le ghetto à la perte de son épouse et de leurs enfants. L'œuvre suscite autant d'engouement que de critiques. En France, sa publication entraîne une polémique quant à l'authenticité du témoignage de Gray : au mieux, on le taxe de fiction, au pire de faux témoignage. Gray explique ceci :

Il n'y a rien qu'on n'ait pas dit sur moi. On a dit que j'étais un faussaire, que je vendais de fausses antiquités lorsque j'étais aux États-Unis. On a dit que je m'étais enrichi sur le dos des miens en écrivant des livres pour faire de l'argent. On a aussi dit que j'avais fabriqué de toutes pièces mon séjour à Treblinka et que je n'avais jamais mis les pieds dans le ghetto de Varsovie (2016 : 34).

Il faudra pourtant attendre 2014 et la publication de *Ma vie en partage*, retranscrivant les entretiens de Martin Gray avec la journaliste québécoise Mélanie Loisel, pour que Gray réponde officiellement à ses détracteurs. Venue d'un autre continent, Mélanie Loisel vient aussi d'un autre temps, puisqu'elle s'entretient avec Gray plus de quarante ans après la publication d'*Au nom de tous les miens*. Jeune femme de 32 ans au moment des entretiens, elle n'a connu ni le contexte de la publication de l'œuvre ni la polémique suscitée par celle-ci. Son regard est autre : il ne s'agit plus seulement de s'adresser au survivant, mais aussi à l'homme, aujourd'hui. La journaliste écrit : « Martin Gray n'a pas changé le monde. Mais il a survécu dans ce monde. Il a appris à y vivre. Je me suis dit que c'était déjà pas mal » (2016 : 9). Les entretiens reviennent ainsi sur l'adolescence de Gray pendant la guerre mais ne s'y limitent pas. Ils deviennent en effet le lieu d'un échange concret sur des sujets d'actualités, tels que le réchauffement climatique, le terrorisme ou encore la condition des femmes aujourd'hui.

Dans ce contexte particulier, nous nous proposons d'interroger l'entretien littéraire en tant que médium de réhabilitation du témoignage. Cette réhabilitation est double puisque l'entretien mené par Mélanie Loisel vise à réactiver l'*ethos* de survivant de Gray discrédité par la polémique, mais aussi à faire découvrir au public un être humain réel derrière le personnage de papier, un homme sous cette image du survivant. Jean Royer explique que,

menée à bout, l'interview devient une sorte d'autobiographie littéraire. C'est d'ailleurs au départ le but que poursuit le journaliste: retracer le portrait de l'écrivain, ou plutôt provoquer ses confidences jusqu'à l'autoportrait. Cela se fait de vive voix. Cela s'écrit ensuite comme un texte qu'on destine à un lecteur. Ce texte, c'est bien le journaliste qui en est l'auteur (1986: 120).

Il s'agira ainsi de montrer que Mélanie Loisel ne se contente pas d'écrire un simple métatexte autour de l'œuvre que constitue *Au nom de tous les miens*, mais fait de *Ma vie en partage* « une voie supplémentaire d'expression de soi » (Yanoshevsky, 2014: § 7). Plus spécifiquement, je mettrai en lumière le rôle de la polémique dans la réfutation du témoignage littéraire, puis j'expliciterai la fonction réhabilitatrice de la remémoration à l'œuvre dans les entretiens.

## Polémique et réfutation du témoignage

Il convient ici de questionner le lien qui existe entre la polémique et la réfutation du témoignage littéraire, dans la mesure où « [l]e témoignage se définit par la présence du locuteur à l'événement évoqué et par l'engagement à n'en pas trahir la réalité » (Coquio, 2015: 183). Dans le cas qui nous intéresse, la réfutation dont il est question est directement liée à la polémique quant

à l'authenticité du témoignage de Gray. En effet, remettre en question l'authenticité d'un témoignage peut provoquer la perte de la confiance accordée *de facto* à la parole du témoin. Ricœur souligne que « le témoin demande à être cru. Il ne se borne pas à dire: "J'y étais", il ajoute: "Croyez-moi" » (2000: 205). La dimension fiduciaire du témoignage de Gray est ainsi mise à mal par la polémique puisqu'un soupçon vient peser sur la fiabilité de sa parole de témoin. Comme le spécifie la linguiste française Catherine Kerbrat-Orecchioni, « [l]e discours polémique est un discours *disqualifiant*, c'est-à-dire qu'il attaque une *cible* » (1980: 12). La cible, c'est bien le témoignage donné par Martin Gray dans l'œuvre *Au nom de tous les miens*, et par incidence, Martin Gray lui-même. Le cœur de la polémique se cristallise autour de la présence effective de Martin Gray à Treblinka, puisque la description faite dans l'œuvre ne correspond pas à la réalité, selon l'historienne spécialiste de Treblinka, Gitta Sereny. De fait, l'historienne publie en 1973 une enquête dans le *Sunday Times*, par laquelle elle accuse Gray et Gallo d'avoir inventé le séjour de Gray à Treblinka. En 1979, dans un article intitulé « The men who whitewash Hitler », elle renchérit en reprochant à Gray et Gallo de donner, par leurs mensonges, du crédit aux allégations négationnistes. S'ensuit, en France, la publication d'articles incriminants envers Gray, émanant d'historiens comme Pierre Vidal-Naquet<sup>1</sup> (1983), mais également de l'un des négationnistes les plus reconnus en France, Robert Faurisson (1983, 2016). Des critiques littéraires, comme Alexandre Prstojevic (2010: 37) ou François Rastier (2010: 113), n'hésitent pas à qualifier *Au nom de tous les*

---

1. Il s'agit d'une lettre de Pierre Vidal-Naquet publiée dans un article de Jean-Marc Théolleyre. À ce sujet, voir Jean-Marc Théolleyre (1983), « Roman et brouillard », *Le Monde*, 27-28 novembre, p. 9.

*miens* de faux témoignage. Ainsi, force est de constater qu’être cru est précisément une prérogative, un droit, qu’on refuse à Gray, et ce, dès la publication d’*Au nom de tous les miens*, la polémique agissant comme un facteur de réfutation du témoignage. Or, ce même droit lui avait déjà été ôté pendant la guerre. Lors de son séjour à Treblinka, Gray faisait partie des *sonderkommandos*, chargés de vider la chambre à gaz des corps des Juifs. Après son évasion, il parvient jusqu’au ghetto de Zambrow, qui n’avait pas encore été « liquidé » par les nazis. Il tente de prévenir les habitants de l’extermination en marche, mais ceux-ci ne le croient pas. Gray explique, dans *Au nom de tous les miens*, qu’« ils ne pouvaient pas [le] croire parce qu’il était impossible d’imaginer Treblinka. Un homme sain ne peut pas comprendre qu’il est promis à la mort. Eux, ces braves gens, ne concevaient pas la folie meurtrière des bourreaux » (1984 : 211).

Comme nous venons de le constater, si la réhabilitation du témoignage de Gray va s’avérer nécessaire, c’est parce qu’il y a eu perte de confiance en ce témoignage. Si pendant la guerre cette perte était liée au caractère impensable et irréel de l’entreprise d’extermination nazie, il n’en est pas de même dans les années 1970. La polémique qu’entraîne la publication d’*Au nom de tous les miens* est le principal facteur de réfutation de l’authenticité du témoignage de Gray. Pour autant, Gray ne reviendra sur celle-ci qu’en 2014, soit près de quarante ans plus tard, dans le cadre de l’entretien littéraire accordé à Mélanie Loisel.

## L'entretien littéraire et la fonction réhabilitatrice de la remémoration

Selon Galia Yanoshevsky,

il est entendu que l'entretien littéraire est un exercice à quatre mains. Il s'agit en fait d'un cadre qui sert à connaître et faire connaître au public la personne derrière l'œuvre à travers la médiation d'un intervieweur qui sait poser les bonnes questions pour extraire des réponses révélatrices de l'interviewé. C'est aussi l'endroit où l'image de l'auteur est fabriquée et confrontée à des images préalables dans le va-et-vient de la conversation entre intervieweur et interviewé: l'intervieweur apporte avec lui l'image que le public se fait de l'interviewé que celui-ci confirme ou rejette par sa manière d'être et de dire au cours de l'entretien (2014: § 27).

Compte tenu des discours polémiques circulant sur le témoignage de Gray, l'authenticité de son œuvre est remise en question, ce que lui rappelle Mélanie Loisel, l'intervieweur: « Vous parlez de vérité. Certains historiens ont remis en question votre témoignage de guerre. On a dit qu'il était truqué, que vous l'aviez falsifié. Qu'est-ce que cela vous a fait? » (2016: 33). Le discours rapporté par Mélanie Loisel au style indirect permet de faire entendre un discours préalable<sup>2</sup>, celui des historiens qui remettaient en cause l'*ethos* de déporté de Gray, mais aussi son *ethos* auctorial. L'*ethos* auctorial est, selon Ruth Amossy, « la façon dont le garant du texte désigné par un nom propre construit son autorité et sa crédibilité

---

2. Dans la même perspective que Ruth Amossy à propos de l'« éthos préalable » (2014: 23), nous entendons par « discours préalable » tout discours préexistant concernant l'interviewé sur lequel s'appuie l'intervieweur dans le cadre de l'entretien littéraire.

aux yeux du lecteur potentiel» (2009, § 22). Parler de trucage et de falsification du témoignage de guerre détruit l'*ethos* auctorial de Gray, car l'on suppose alors que l'auteur est un menteur. Pour contrer ce discours, Mélanie Loisel ne demande pas ce que Martin Gray *pense* de cela, mais ce que cela lui *fait*: la distinction est importante, car elle axe la réponse sur le plan de l'expérience, du ressenti. C'est bien en traduisant cette expérience, ce ressenti, que Gray va parvenir à toucher le lecteur. Il le confirme d'ailleurs lui-même en évoquant la réception d'*Au nom de tous les miens*, puisqu'il précise avoir reçu des milliers de lettres dans lesquelles « les lecteurs [l]e remerciaient pour le courage qu'ils avaient trouvé eux, en lisant [s]on livre. » (2014 : 26) Cette stratégie va être utilisée tout au long de l'entretien par la journaliste. La réhabilitation passera ainsi par la remémoration de l'expérience : de l'horreur de la guerre et de la découverte des camps à la perte par deux fois de sa famille. Mélanie Loisel incitera Gray à se confier sur l'âpreté du deuil et la souffrance engendrée par la mort des siens. Parallèlement, elle va chercher à mettre au jour la beauté d'une vie placée sous le signe de l'art, de la musique et de l'amour.

Le témoignage implique une remémoration et une mise en forme des souvenirs qui affluent à la mémoire. En effet, « [t]émoigner sur l'horreur subie et/ou vue, c'est (re)construire une expérience à partir d'un vécu traumatique, c'est dire l'inouï jusque-là. C'est re-présenter, au sens de se re-présenter à soi-même et rendre présent pour celui qui ne sait pas ou ne veut pas savoir, pour l'Autre, l'innommable », souligne Marie-Louise Ollé (2005 : 107). Or, c'est ici l'interview qui active la remémoration et conduit à la re-présentation des souvenirs, et ce, par le truchement des questions ou des réflexions de l'intervieweur. Prenons deux exemples :

(Mélanie Loisel montre à Gray une photo publiée en 2014 dans le cadre d'une exposition.)

ML: Une photo m'a particulièrement perturbée. On vous y voit dans de beaux habits, mais quelque chose dans votre regard est impossible à saisir... (2016: 76)

MG: Les nazis avaient fait venir leurs soldats photographes et leur matériel afin de filmer des juifs. Sans que l'on ait eu le temps de réaliser ce qui se passait, certains de mes camarades et moi-même avons été attrapés et rassemblés sur une place. Les chefs photographes, cravache à la main, et quelques gendarmes nous ont poussé et forcé [*sic*] à former de petits groupes puis à nous séparer. Ils ont organisé une véritable mise en scène. Leur scénario bien ficelé, conçu par leur service de propagande, était évident. Ils nous utilisaient comme des figurants, précieux pour leur dessein machiavélique. Sur cette photo où l'on m'aperçoit, on constate que les gens ont été choisis uniquement parce qu'ils étaient bien habillés. Une fois nous avoir regroupés face aux caméras, des gendarmes ont amené un homme qui avait l'air d'un clochard, avec un visage émacié et des vêtements crasseux ; le contraste était flagrant (2016: 79).

La stratégie de la journaliste est ici double. Dans un premier temps, imprimer dans un livre d'entretien littéraire avec Martin Gray une photo de lui dans le ghetto de Varsovie, dans lequel sa présence avait été remise en question, sert à faire taire le doute et à affirmer, indirectement : « Il y était ». Ce choix participe donc à la certification du témoignage, certification elle-même légitimée par la réputation solide dont bénéficie Mélanie Loisel au sein de ses pairs et aux yeux du public. En effet, en 2014, date de publication des entretiens, Mélanie Loisel est une journaliste reconnue depuis plus de dix ans. Elle a réalisé de nombreux reportages pour *Le Devoir* et *Radio-Canada*, et a parcouru l'Europe de l'Est, le Maghreb et le Moyen-Orient, mais également le Japon et l'Arctique canadien.

En 2013, elle est sélectionnée pour participer à Action Canada<sup>3</sup> et devient l'un des vingt *Fellows* choisis dans tout le pays pour suivre ce programme. C'est dire que son *ethos* de journaliste est bien établi, et à ce titre, que la parole de Mélanie Loisel est crédible et fiable. Dans un second temps, la remémoration du souvenir et l'analyse effectuée par Gray concourent à la démystification de la propagande nazie, laquelle, précise-t-il, visait à utiliser « tous les stratagèmes pour montrer les Juifs dans des situations humiliantes » (2016 : 80). Regrouper des Juifs bien habillés autour d'un clochard famélique participe de ces stratagèmes, en ce que les Juifs semblent indifférents au sort dramatique de l'un des leurs. Or, les Juifs n'ont pas posé volontairement dans leurs beaux habits sans même voir l'homme mourant de faim qui se trouvait parmi eux. Ils ont été choisis par les nazis en fonction de leurs vêtements et placés sur la photo dans une configuration qui servait à la propagande allemande. Puisque, comme nous l'avons démontré précédemment, la polémique engendre une réfutation du témoignage littéraire en provoquant la perte de confiance en la parole du témoin, la fonction réhabilitatrice de la remémoration acquiert ici toute son importance. En effet, Mélanie Loisel réactive l'*ethos* de survivant de Gray en donnant une preuve de sa présence dans le ghetto de Varsovie, mais surtout en lui permettant de se remémorer l'événement, de se le « re-présenter » et, par voie de conséquence, de le faire connaître au lecteur. Or, qui, mis à part Gray, témoin et

---

3. Action Canada est un programme annuel proposé à vingt jeunes Canadiens dont les études et le début de carrière sont extrêmement brillants : on les nomme les *Fellows*. Le programme propose une formation intense en leadership et permet aux *Fellows* sélectionnés de travailler sur des projets de politique publique. À ce sujet, voir le site en ligne d'Action Canada, <http://www.actioncanada.ca/fr/>.

acteur contre son gré de cette scène, pouvait expliquer le contexte de cette photo et l'horreur sous-jacente ?

Dans le second exemple, ci-dessous, Mélanie Loisel demande à Gray de lui conter une histoire inédite. Cette requête a ceci de particulier que, tout comme l'utilisation de la photo dans l'exemple précédent, elle permet au lecteur de découvrir une chose qu'il ne sait pas et à laquelle Gray n'a jamais fait référence, ni dans ses œuvres antérieures ni lors d'une interview antérieure.

ML: J'aimerais, pour terminer ces entretiens, que vous me confiez quelque chose que nous n'avez encore jamais raconté de votre vie! C'est plus fort que moi: je suis une journaliste, et les journalistes cherchent toujours à avoir des scoops ou des histoires inédites (2016: 194-195).

MG: [...] Vous avez le don de me faire parler et pour vous, je vais vous raconter une dernière histoire que je n'ai jamais racontée à ce jour (2016: 195).

Gray raconte alors qu'à la fin de la guerre, un de ses amis, Josiek, est venu lui demander de l'aide. La sœur de cet ami, sortie vivante de la déportation, souhaitait retrouver son fils, qu'elle avait caché pendant la guerre dans une famille polonaise. Mais le couple polonais refusait de rendre l'enfant. Gray, lieutenant de l'armée russe à l'époque, s'est donc rendu chez le couple avec deux soldats et a récupéré l'enfant par la force. Josiek l'a alors ramené à sa sœur, qui a fini par se soigner des blessures infligées par la déportation grâce à la présence de son fils.

Si Mélanie Loisel joue avec le stéréotype selon lequel tous les journalistes sont avides de *scoops*, sa question permet ici de révéler une histoire inédite qui ne figure pas dans *Au nom de tous les miens*.

Cette histoire n'est donc pas entachée par la décrédibilisation de Gray à la suite de la polémique française. Elle est, pour ainsi dire, exempte de tout jugement. De plus, Gray donne le nom de l'enfant caché, Kelman Wisnia, et précise qu'il est devenu un « docteur en ophtalmologie » (2016 : 200). Ces précisions ne sont pas anodines. Gray réactive lui-même son *ethos* de survivant. En citant le nom de l'enfant sauvé, il donne de la crédibilité à l'histoire racontée en la rendant vérifiable et, par incidence, recréabilise son *ethos* auctorial. Il s'assure par là même un capital de sympathie auprès de ses lecteurs, puisqu'il est intervenu à ses risques et périls pour réunir une famille désunie par la guerre, et ce, sans l'aval de son général (2016 : 197). Si, comme le précise Philippe Hamon, le héros est bien « constitué par un faire » (1972 : 92), alors on peut admettre que Gray devient le héros de son propre récit en assurant une « fonctionnalité différentielle » (1972 : 92) : il possède une capacité d'agir « que ne possèdent pas, ou que possèdent à un degré moindre, les autres personnages de l'œuvre » (1972 : 90). De fait, Gray est bien celui qui a été appelé en tant que médiateur dans une situation insoluble et qui a triomphé de son opposant – le couple polonais qui ne voulait pas rendre l'enfant – là où Josiek et sa sœur avaient échoué. Ce récit redore ainsi son image. Par ailleurs, l'histoire de Kelman se déploie de la page 195 jusqu'à la page 201 des entretiens, qui se terminent au début de la page 205. Cette histoire se situe donc dans les dernières pages de l'œuvre. La réactivation de l'*ethos* auctorial à la toute fin des entretiens tend à convaincre le lecteur de leur authenticité, et par voie de conséquence, à réassurer le lecteur quant à l'authenticité du témoignage de Gray. Conséquemment, la stratégie utilisée par Mélanie Loisel est efficace : utiliser une photo presque inédite et une histoire jamais racontée, mais vérifiable, permet d'authentifier

autant que de certifier la parole de Gray. La fonction réhabilitatrice de la remémoration prend ici tout son sens, puisque ce sont les souvenirs mêmes de Gray qui participent à la réhabilitation de sa parole en tant que témoin. Si la remémoration conduit à revenir sur des souvenirs de guerre, elle ne s'y limite toutefois pas. En effet, Mélanie Loisel veille également à faire parler l'homme, au-delà du survivant.

### **La remémoration : découvrir l'homme**

Lorsque l'on s'intéresse au titre donné aux entretiens, *Ma vie en partage*, on voit apparaître très clairement les intentions de Mélanie Loisel. Il s'agit bien de parler d'une vie dans son entièreté – Martin Gray a 92 ans lors de l'interview. Le titre permet d'élargir le point focal au-delà de la position de survivant et d'atteindre l'homme, ses préoccupations, ses pensées et ses passions. Cela va se confirmer dans l'œuvre dans la mesure où 70 pages sont ainsi consacrées aux traumatismes vécus par Gray : le ghetto de Varsovie, la déportation dans le camp de Treblinka et la perte de sa femme et de ses enfants dans l'incendie du Tanneron en 1970. Le reste de l'ouvrage, soit 105 pages, est consacré à l'opinion de Martin Gray sur d'autres sujets : l'islamisme, les attentats du World Trade Center, la condition de la femme, le terrorisme, la création de l'état hébreu, l'antisémitisme, le réchauffement climatique, l'industrie pharmaceutique, la santé, le régime alimentaire de Gray, Dieu, l'art, la démocratie, l'éducation donnée à ses enfants, l'amour et l'amitié. Par ces multiples angles d'approche, Mélanie Loisel amène le lecteur à découvrir diverses facettes de l'homme, qui n'est alors plus réduit à son seul statut de survivant. L'on découvre ainsi que Gray est un grand amateur d'art, qui a compté parmi ses amis

Picasso, David Douglas Duncan (un photojournaliste de guerre), Yves Montand (un célèbre acteur et chanteur français) et Charlie Chaplin. Lorsque la journaliste lui demande ce qu'il a « appris de ces amitiés » (2016: 159), Gray répond que « [d]ans l'amitié, il doit y avoir de la sincérité, de l'abandon, une absence de calcul et d'échange » (2016: 159). Nous sommes à l'exact opposé de ce que Gray a expérimenté pendant la guerre. Dans *Au nom de tous les miens*, Gray raconte de quelle manière Pavel, son plus proche ami, est devenu un monstre et a voulu dénoncer l'endroit où se cachaient sa mère et ses deux petits frères. Il conclut ainsi : « nous avons partagé le rire, la joie et la peur, nous étions frères [...]. Et maintenant Pavel n'était plus rien » (1984: 155). Malgré la trahison de Pavel, Gray choisit de continuer de croire que « [t]out est possible » (2016: 20), le bien comme le mal le plus extrême. Revenir sur la longue liste de ses amitiés d'après-guerre tend à le prouver : alors que son ami d'enfance avait menacé de faire tuer sa famille, Gray décide par la suite de faire à nouveau confiance. Ses nouvelles amitiés lui font comprendre que « la mort ne peut être vaincue que par la fraternité avec les autres » (2016: 155) et non par la vengeance. La leçon transmise ici agit dans le sens de la réhabilitation : l'histoire de Gray est exemplaire, en ce sens que l'homme présenté dans les entretiens peut être vu comme un modèle de résilience. Selon Michel Manciaux, la résilience se fonde sur une double caractéristique, puisque « c'est à la fois la résistance à la destruction et la construction d'une existence valant d'être vécue » (2001 : 322). Or, les entretiens exposent ces deux aspects de la résilience de Gray : non seulement il a survécu à la Seconde Guerre mondiale et à la perte par deux fois de sa famille, mais il est parvenu, après cela, à vivre une vie riche et remplie. Gray tire ainsi profit des questions de Mélanie Loisel pour retravailler son

*ethos* (Amossy, 2014 : 23) en opposant à l'image négative transmise du fait de la polémique l'image d'un homme digne de confiance, apaisé et heureux. Il a choisi le pardon au lieu de la vengeance, l'amour plutôt que la haine. Gray explique que

les vrais besoins de l'homme – son seul vrai besoin – c'est ce qu'[il] appelle l'amour. L'amour des autres, l'amour de soi aussi. [...] on ne peut pas vivre sans amour ; l'amour des autres multiplie nos forces, l'amour est la clé de notre vie, et la vie sans amour n'est rien. (2016 : 22)

C'est une autre des leçons qu'il souhaite transmettre à ses lecteurs, et elle revient tout au long des entretiens. Lorsque Mélanie Loisel lui parle de l'éducation donnée à ses enfants, il déclare que « [l]e plus important, c'est de les éduquer dans l'amour, la fraternité et le partage » (2016 : 94). Quand la journaliste l'interroge sur sa foi en Dieu, il répond : « Ce que je sais, c'est que l'amour est une des clés de notre vie. Ce que je sais enfin, c'est que l'amour, le bien, la fidélité, l'espoir l'emportent toujours en fin de compte sur le mal, la barbarie et le désespoir » (2016 : 143). Alors que Gray s'adresse aux jeunes générations, il s'exclame : « aimez, protégez ce que vous aimez, partagez avec le monde et donnez la vie » (2016 : 203). Rien d'étonnant alors à ce qu'il se place sous la descendance du peuple d'Abel, le frère doux et aimant de l'Ancien Testament, tué par son frère Caïn. Gray déclare : « Je ne suis pas un fils de Caïn, je suis le descendant du peuple d'Abel » (2016 : 72). La mention est intéressante en ce qu'elle s'oppose totalement au désir de tuer qui s'était emparé de Gray pendant la Seconde Guerre mondiale. Gray le dit lui-même : « quand je suis entrée dans l'armée soviétique en Allemagne, je n'avais qu'une idée en tête : les tuer tous [les Allemands] » (2016 : 72). Et il a tué à de nombreuses reprises pendant la guerre. L'écart est flagrant entre le survivant et

l'homme, du haut de ses 92 ans : si le survivant prônait la haine, la vengeance et le meurtre, l'homme fait de l'amour l'un des piliers fondamentaux de sa vie. Le retravail de l'*ethos* fonctionne. Alors que, d'un côté, Mélanie Loisel réactive l'*ethos* de survivant de Gray en évoquant sa vie pendant la guerre, de l'autre, les questions qu'elle pose à Gray sur sa vie d'après-guerre lui permettent de se présenter comme une figure de résilience. Conséquemment, les entretiens se veulent un message d'espoir, qui agit dans le sens de la réhabilitation en rappelant au lecteur la finalité première d'*Au nom de tous les miens*, dans lequel Gray écrivait : « Qu'est-ce que vivre sinon vivre pour les autres ? » (1984 : 439.) Bien que le survivant aveuglé par sa haine envers les Allemands n'en ait pas été toujours capable, il n'en est pas de même dans les entretiens : en plaçant l'amour de l'autre au cœur de son existence, Gray rappelle au lecteur que l'homme qu'il est devenu a réussi à mettre en pratique l'un des objectifs visés dans *Au nom de tous les miens*.

## Conclusion

Si Mélanie Loisel a choisi de rencontrer Martin Gray, c'est pour comprendre : comprendre les raisons qui l'ont poussé à vivre, et ce, malgré tous les drames de sa vie et comprendre le regard de cet homme sur le monde d'aujourd'hui. *Ma vie en partage* est issu de ce désir. Le même désir animait Martin Gray quand il a décidé d'écrire *Au nom de tous les miens* : comprendre, donner du sens à ce qu'il avait vécu et expliquer pourquoi il avait survécu et comment il continuait à vivre. Si, comme le dit Jean Royer, « l'interview devient une sorte d'autobiographie littéraire » (1986 : 120) composée par le journaliste, force est de constater que cette autobiographie écrite par Mélanie Loisel prend corps

dans la remémoration des souvenirs du survivant et de l'homme, souvenirs qui s'éveillent au gré des questions de la journaliste. Ce récit rétrospectif vise, tout comme une autobiographie réelle, à « transmettre une mémoire, une vision du monde, une expérience et des valeurs » (Lejeune, 2011 : 1). C'est que ce désir de transmission figurait au cœur de la démarche journalistique de l'auteure. Mélanie Loisel écrivait dans sa préface que « cet homme avait sûrement quelque chose à nous dire, à nous transmettre [...] pour avoir le courage d'affronter nos propres problèmes, certes, mais surtout les problèmes de notre monde » (2016 : 8). Or, c'est au cœur de ces souvenirs convoqués, de cette mémoire transmise, que prend place la réhabilitation de l'écrivain, de sa parole et de son témoignage.

Comme l'a démontré la présente étude, si réhabilitation il y a, c'est avant tout parce qu'il y a eu perte. En effet, la polémique peut être considérée comme un facteur de réfutation du témoignage, en ce qu'elle remet en cause son authenticité et induit une perte : perte de la confiance en la parole de l'auteur et perte de la fiabilité de son *ethos* auctorial. Alors que le témoignage de Martin Gray dans *Au nom de tous les miens* avait été largement remis en question, les entretiens ont reçu un accueil enthousiaste. Les articles journalistiques<sup>4</sup> qui y sont consacrés soulignent le

---

4. Sur la réception des *Entretiens*, voir, entre autres, les articles suivants : Christian Rioux (2014), « Martin Gray, ou l'art de la résilience », *Le Devoir*, 28 avril, [en ligne], <https://www.ledevoir.com/monde/europe/406702/martin-gray-ou-l-art-de-la-resilience> ; Cécile Gladel (2014), « Martin Gray, survivant de l'Holocauste, se confie à une auteure québécoise », Radio-Canada, 11 avril, [en ligne], <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/662435/martin-gray-holocauste> ; Chantal Guy (2014), « Celui qui va » et « Le travail de mémoire de Mélanie Loisel », *La Presse*, 6 juin, p. 4.

bien-fondé et la pertinence du projet, les entretiens ayant été écrits pour faire le pont entre les générations et, comme le précise l'auteure elle-même, « donner un peu d'espoir à [s]a génération – aux plus jeunes générations, à toutes les générations » (2016 : 8). L'objectif est atteint, puisque l'ouvrage *Ma vie en partage* a été déposé par la journaliste à Yad Vashem, le mémorial de l'Holocauste à Jérusalem, en septembre 2016, soit deux ans après sa première publication. Mélanie Loisel a réussi à faire de son œuvre le dernier legs de Martin Gray : à la fois remémoration du passé et réflexion sur l'avenir.

## Bibliographie

- AMOSSY, Ruth (2009), « La double nature de l'image d'auteur », *Argumentation et Analyse du Discours*, mars, [en ligne], <http://journals.openedition.org/aad/662>.
- AMOSSY, Ruth (2014), « L'éthos et ses doubles contemporains. Perspectives disciplinaires », *Langage et société*, vol. 149, n° 3, p. 13-30.
- COQUIO, Catherine (2015), *La littérature en suspens*, Paris, Éditions L'Arachnéen.
- FAURISSON, Robert (2016), « Martin Gray, marchand de faux en tout genre, est mort », *Robert Faurisson: Le Blog Inofficiel*, 19 mai, [en ligne], <http://robertfaurisson.blogspot.ca/2016/05/martin-gray-marchand-de-faux-en-tous.html>.
- FAURISSON, Robert (1983), « Sur la difficulté et le devoir d'être vrai... Réflexions à propos de Max Gallo, de Martin Gray et de quelques autres », *Robert Faurisson: Le Blog Inofficiel*, 1<sup>er</sup> mai, [en ligne], <http://robertfaurisson.blogspot.ca/1983/05/sur-la-difficulte-et-sur-le-devoir.html>.
- GLADEL, Cécile (2014), « Martin Gray, survivant de l'Holocauste, se confie à une auteure québécoise », *Radio-Canada*, 11 avril, [en ligne], <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/662435/martin-gray-holocauste>.
- GRAY, Martin et Max GALLO (1984), *Au nom de tous les miens*, Paris, Éditions Le Livre de Poche.
- GRAY, Martin et Mélanie LOISEL (2016 [2014]), *Ma vie en partage. Entretiens avec Mélanie Loisel*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.
- GUY, Chantal (2014), « Celui qui va », *La Presse*, 6 juin, p. 4.
- GUY, Chantal (2014), « Le travail de mémoire de Mélanie Loisel », *La Presse*, 6 juin, p. 4.
- HAMON, Philippe (1972), « Pour un statut sémiologique du personnage », *Littérature*, n° 6, mai, p. 86-110.
- KERBAT-ORECCHIONI Catherine (1980), « La polémique et ses définitions », dans Nadine GELAS et Catherine KERBRAT-ORECCHIONI (dir.), *Le discours polémique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, p. 3-40.

- LEJEUNE, Philippe (2011), « L'autobiographie et les nouveaux outils de communication », *Autopacte*, 6 octobre, [en ligne], <https://www.autopacte.org/nouveauxoutils.pdf>.
- MANCIAUX Michel (2001), « La résilience. Un regard qui fait vivre », *Études*, t. 395, p. 321-330.
- PRSTOJEVIC, Alexandre (2010), « Faux en miroir : fiction du témoignage et sa réception », *Témoigner entre histoire et mémoire. Revue pluridisciplinaire de la fondation Auschwitz*, n° 106, janvier-mars, p. 23-38.
- RASTIER, François (2010), « Témoignages inadmissibles », *Littérature*, vol. 159, n° 3, p. 108-129.
- RICŒUR, Paul (2000), *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, p. 201-208.
- RIOUX, Christian (2014), « Martin Gray, ou l'art de la résilience », *Le Devoir*, 28 avril, [en ligne], <https://www.ledevoir.com/monde/europe/406702/martin-gray-ou-l-art-de-la-resilience>.
- ROYER, Jean (1986), « *De l'entretien* », *Études françaises*, vol. 22, n° 3, p. 117-124.
- SERENY, Gitta (1973), « Survivors challenge Martin Gray story of extermination camp », *The Sunday Times*, March 25<sup>th</sup>, p. 4-5.
- SERENY, Gitta (1979), « The men who whitewash Hitler », *New Statesman*, November 2<sup>nd</sup>, p. 670-673.
- THÉOLLEYRE, Jean-Marc (1983), « Roman et brouillard », *Le Monde*, 27-28 novembre, p. 9.
- OLLÉ, Marie-Louise (2005), « Re-présenter l'horreur. Témoignages sur la guerre des 36 ans au Guatemala », dans Carole DORNIER et Renaud DULONG (dir.), *Esthétique du témoignage*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, p. 107-122.
- YANOSHEVSKY, Galia (2014), « L'entretien littéraire – un objet privilégié pour l'analyse du discours? », *Argumentation et Analyse du Discours*, avril, [en ligne], <http://aad.revues.org/1726>.

## Notice biographique

Diplômée d'une Licence en lettres modernes à l'université Paul Valéry Montpellier 3, Mélodie Laurent est professeure de français et littérature ainsi qu'examinatrice au Baccalauréat de français lorsqu'elle immigre au Québec en décembre 2016. Elle décide de reprendre ses études et est admise en maîtrise en lettres à l'Université du Québec à Trois-Rivières sous la direction du professeur Jacques Paquin, pour qui elle officie également en tant qu'assistante de recherches. Elle travaille actuellement sur son mémoire, intitulé: «*Au nom de tous les miens* de Martin Gray et Max Gallo: un témoignage littéraire?». Elle est membre étudiante du CRILCQ (Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises).